

[AccueilRevenir à l'accueilCollectionBoite\\_051 | La Volonté de savoir.CollectionBoite\\_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume Item\[Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite\]](#)

## [Onan ou le tombeau du mont-cindre - suite]

**Auteur : Foucault, Michel**

### Présentation de la fiche

Coteb051\_f0250

SourceBoite\_051-4-chem | 8-9. Onanisme. Histoire de Guillaume

LangueFrançais

TypeFicheLecture

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

### Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

---

Qui se dévore seule et brûle loin de l'âme.

Mais quel cœur de ses maux n'aime pas à douter !

Il espérait encor, cherchait à se flatter,

S'accusait quelquefois de trop de prévoyance,

Et tremblait, en parlant, d'outrager l'innocence,

De lui montrer l'abîme à ses yeux inconnu,

Et de l'instruire au vice en louant la vertu.

A ce doute pourtant cherchant à se soustraire,

Et jaloux de remplir tous les devoirs d'un père,

Il vint auprès d'Eugène, et hâtant son réveil :

« Je t'arrache, dit-il, aux douceurs du sommeil,

» Mais j'ai perdu le mien ; de ta mélancolie

» L'aspect, depuis six mois, empoisonne ma vie ;

» Tu sèches, tu languis, et je te vois mourir.

» Qu'as-tu fait ? que veux-tu ? qui peut te secourir ?

» Quels sont tes maux, tes vœux ? quelle est ton espérance ?

» Viens, ouvre-moi ton cœur... Tu gardes le silence !

» Tu n'as rien à me dire. Eugène !... Eh quel effroi

» M'ôte ta confiance et t'éloigne de moi ?

» Ne te souvient-il plus des bontés de ton père ?

« Longtemps je fus pour toi l'ami le plus sincère,

» Le plus cher à ton cœur... Ton cœur est-il changé ?

» Dans des liens secrets serait-il engagé ?

» Aurais-tu de l'amour ressenti la puissance ?

» L'amour peut quelquefois alarmer l'innocence ;

» Mais s'il subjugué l'âme, il ne la flétrit pas.

» Toi, cependant, mon fils, tu cours vers le trépas ;

» Dans tes traits altérés j'ai peine à te connaître.

» Le vice seul, Eugène, ou le crime peut-être,

» A pu marquer ton front de ce cachet cruel.

» Parle, es-tu malheureux !... Êtes-vous criminel ?

» — Malheureux... Je le suis, je le suis, ô mon père !

» De vos maux et des miens, de l'aveu qu'il faut faire,

» De ma faute honteuse et de tous mes remords.

» Je ne vous dirai point, pour excuser mes torts,

» Que, cachant à mes yeux la grandeur de l'abîme,

» De perfides amis m'instruisirent au crime (1) ;

» Que le ciel qui m'entend les maudisse à son tour (2) !

» J'ai perdu, je le sais, mes droits à votre amour,

(1) On ne peut appeler *amitié* les premiers attachements de l'enfance. Pour éprouver ce sentiment divin, il faut dans l'âme une sorte de maturité que le temps seul peut donner. Jusque-là on ne forme que des liaisons : et combien elles peuvent être dangereuses ! puisque la même ignorance s'unissant aux mêmes penchants vicieux, l'innocence peut encore s'asseoir entre deux coupables, et cacher longtemps à leurs yeux l'abîme qu'ils creusent sous leurs pas. C'est aux instituteurs à surveiller ces réunions rarement propices à la vertu, et si souvent fatales aux mœurs. Sans doute il n'est pas bon que l'homme soit seul, et l'on doit se défier de celui qui cherche les ténèbres ; mais dans la solitude au moins il n'a que les vices qui sont à lui ; tandis que les réunions coupables l'entourent, et des vices d'autrui, et de perfides conseils, et de dangereux exemples, et de lumières funestes.

(2) De toutes les malédictions qui pèsent sur les coupables, celle que le ciel entend le mieux accuse le corrupteur de l'innocence ; car son crime renferme tous les autres. Il détruit en un moment l'unique vertu qu'on ne recouvre jamais : il efface dans l'homme tout ce qui lui restait de sa pureté primitive ; il le flétrit à ses propres yeux, l'assassine chaque jour lentement, et tue jusque dans son sein les germes de la vie qu'attendait sa postérité. Ah ! malheur, trois fois malheur à celui dont les conseils ou l'exemple funeste ont scandalisé l'innocence ! Les cris de la malé-



« J'ai perdu, je le sais, mes droits à votre amour,  
 « Que le ciel qui m'entend les mandasse à son tour (2) !  
 « De perdus amis m'instruisent au crime (1) ;  
 « Que, cachant à mes yeux la grandeur de l'abîme,  
 « Je ne vous dirai point, pour excuser mes torts,  
 « De ma tante honnête et de tous mes remords.  
 « De vos maux et des miens, de l'aveu qu'il faut faire !  
 « — Malheureux... Je le sais, je le sais, ô mon père !

(1) On ne peut appeler comédies les premiers attachements de l'enfance. Pour éprouver ce sentiment divin, il faut dans l'âme une sorte de maturité que le temps seul peut donner. Jusque-là on ne forme que des liaisons : et combien elles peuvent être dangereuses ! puisque la même ignorance s'unissant aux mêmes passions vicieuses, l'innocence peut encore s'associer entre deux coupables, et cacher longtemps à leurs yeux l'abîme d'où ils creusent sous leurs pas. C'est aux justificateurs à surveiller ces réunions rarement propices à la vertu, et si souvent fatales aux mœurs. Sans doute il n'est pas bon que l'homme soit seul, et l'on doit se débiter de celui qui cherche les ténèbres ; mais dans la solitude au moins il n'a que les vices qui sont à lui ; tandis que les réunions coupables l'environnent, et des vices d'autrui, et de perdus conseils, et de dangereux exemples, et de funestes leçons.

(2) De toutes les malédictions qui pèsent sur les coupables, celle que le ciel entend le mieux accuse le coupable de l'innocence ; car son crime retombe tous les autres. Il devrait en un moment l'unique vertu qu'on ne recouvre jamais : il élève dans l'homme tout ce qui lui restait de sa pureté primitive ; il le fait à ses propres yeux, l'assassin chaque jour tentant, et tue jusque dans son sein les germes de la vie qu'entraîne sa postérité. Ah ! malheur, trois fois malheur à celui dont les conseils ou l'exemple funeste ont souillé l'innocence ! Les cris de la mal-

« Mais ces vœux seuls et brûlés loin de l'âme,  
 « Mais quel cour de ces maux n'aime pas à détourner !  
 « Il espérait encore, cherchait à se battre,  
 « S'occuper quelquefois de trop de prévoyance,  
 « Et tremblait, en parlant, d'outrager l'innocence,  
 « De lui montrer l'abîme à ses yeux inconnu,  
 « Et de l'ignorer au vice en jouant la vertu.  
 « A ce doute pourtant cherchant à se soustraire,  
 « Et jadis de remplir tous les devoirs d'un père,  
 « Il tint auprès d'Éraste, et dilatait son réveil :  
 « Je l'arrache, dit-il, aux dangers du sommeil,  
 « Mais j'ai perdu le mien ; de la mélancoïlie  
 « L'aspect, depuis six tods, empoisonne ma vie ;  
 « Tachées, tu jure, et je te vois mourir.  
 « Qu'es-tu lui ? que veux-tu ? que peut te secourir ?  
 « Quels sont tes maux, tes vœux ? quelle est ton espérance ?  
 « Tiens, ouvre-moi ton cœur... Tu gardes le silence !  
 « Tu n'es rien à me dire, Eraste !... Eh quel effort  
 « M'as-tu confié et l'éloigne de moi ?  
 « Ne te souvient-il plus des bonheurs de ton père ?  
 « Longtemps le bon toi j'ai le plus sincère,  
 « Le plus cher à ton cœur... Ton cœur est-il changé ?  
 « Dans des lieux secrets serait-il engagé ?  
 « Arras-tu de l'air en ressentir la puissance ?  
 « L'air peut quelquefois aimer l'innocence ;  
 « Mais s'il enlève l'âme, il ne la laisse pas.  
 « Tu, cependant, mon fils, tu cours vers le tombeau,  
 « Dans tes vœux absents j'ai peine à te connaître,  
 « A le voir seul, Eraste, en le crime peut-être,  
 « A voir marcher ton front de ce cachet cruel,  
 « Faut-il te reconnaître !... Les-vous criminel ?